

Végétalisme éthique : Leon Tolstoï

<http://liberationanimale.com/2010/07/19/vegetalisme-ethique-leon-tolstoï/>



Un jour, alors que Tolstoï (1828-1910) est à table avec ses nombreux enfants, sa femme Sophie ainsi que des invités, sa tante s'approche pour dîner. La vieille dame trouve sur sa chaise un poulet vivant et un couteau. Devant son étonnement Tolstoï lui fait remarquer, non sans humour, « nous savions que vous vouliez manger du poulet mais personne n'a osé le tuer ». Bien sûr la tante ne tua pas le poulet et il semble même qu'elle fut tellement choquée que ce soir là, elle ne mangea pas de viande. A une autre occasion Tolstoï se moque une fois de plus des habitudes carnivores de sa tante. Alors qu'elle tend la main pour prendre un sandwich au jambon, Tolstoï ne peut s'empêcher de lui dire qu'elle « désire encore manger du cadavre ».

Tolstoï lui ne mange pas de chair animale. Son végétarisme (et plus tard son végétalisme) repose avant tout sur une éthique, sur son refus de la violence des abattoirs et de la mise à mort des animaux. Pour Tolstoï, il faut établir entre les humains et les animaux une nouvelle relation, une coexistence pacifique basée sur l'unité de tous les êtres vivants. Ce n'est qu'en libérant les animaux qu'on peut modifier radicalement la société mais aussi se libérer soi-même.

LE SANG DES ABATTOIRS

Après avoir étudié le bouddhisme, l'hindouisme et discuter avec des anarchistes, le Sermon sur la montagne est pour Tolstoï une révélation. Selon lui les disciples de Jésus vivent en parfaite contradiction avec l'injonction « tu ne tueras point », autant quand ils vont à la guerre, à la chasse ou tuent des animaux pour leur chair. Toutes les violences sont interdépendantes et pour Tolstoï, « tant qu'il y aura des champs de bataille, il y aura des abattoirs ». Si Tolstoï se trouve des affinités avec le christianisme primitif, il reste cependant

un chrétien anarchiste en marge de tous dogmes, rituels ou hiérarchies. Tout comme H.D. Thoreau dont il fera traduire en russe le texte sur la « Désobéissance civile », Tolstoi considère que la finalité des pouvoirs en place – l'état, l'armée, l'église – est de maintenir les humains dans la soumission, dans une forme d'hypnose dont il faut s'éveiller. Désobéir, ne plus coopérer, résister mais sans violence. Seule notre conscience individuelle est capable de nous guider pour mettre fin à la tyrannie de la loi du plus fort. « Notre vie doit être une friction contraire qui arrête la machine. », comme l'écrit H.D. Thoreau.

En 1892, Tolstoi signe une préface pour l'édition russe du livre d'Howard Williams « The Ethics of Diet ». Ce végétarien anglais y a compilé toutes les figures historiques qui, depuis des millénaires, ont refusé le « régime du sang » : Pythagore, Plutarque, Ovide, Swedenborg, Shelley, Bentham et tant d'autres. Cette anthologie du végétarisme éthique permet à Tolstoi de s'expliquer sur les raisons pour lesquelles il ne veut plus être complice de l'assassinat des animaux. Pour lui le végétarisme est, comme le titre de son texte « The first step », le premier pas, « la première marche de l'escalier » vers une existence plus éthique. Car en tuant des animaux pour les manger, « l'homme réprime inutilement en lui-même la plus haute aptitude spirituelle – la sympathie et la pitié envers des créatures vivantes comme lui – et qu'en violant ainsi ses propres sentiments, il devient cruel. Et comme est ancré profondément dans le cœur de l'humain cette injonction de ne pas prendre la vie! »

Tolstoi décrit alors une conversation qu'il a eu, il y a peu de temps, avec un boucher, un ancien soldat . Ce dernier, après quelques hésitations, avoue qu'en effet c'est terrible de tuer des animaux, « tout spécialement quand le bétail est silencieux et docile . Ils viennent vers vous, les pauvres choses, vous faisant confiance. C'est pitoyable ». Puis il raconte qu'en revenant de Moscou à pied, on lui a offert de monter dans une charrette à côté d'un homme robuste et saoul. En entrant dans un village, les deux voient soudain un « cochon bien nourri, nu et rose qui était amené pour être abattu. Il criait avec une voix terrible, ressemblant au cri perçant d'un homme. Juste pendant que nous passions, ils ont commencé à le tuer. Un homme a entaillé sa gorge avec un couteau. Le cochon cria encore plus fort et se sauva des hommes, courant plein de sang. Étant un peu loin, je n'ai pu voir tous les détails. J'ai seulement vu la peau rose du cochon ressemblant à celui d'un humain et entendu ses cris désespérés; mais mon voisin avait vu tous les détails et observé attentivement. Ils rattrapèrent le cochon , l'assommèrent et lui coupèrent la gorge. Quand ses cris cessèrent, mon voisin me dit: « Est-ce que les hommes ne doivent pas répondre pour de telles choses? »

Les animaux ne sont guère mieux respectés dans les abattoirs visités par Tolstoi. En entrant dans ces lieux de la mort, il est frappé par l'odeur du sang, la peur des animaux, l'indifférence et le travail mécanique des bouchers. « Ces hommes étaient plus préoccupés par des problèmes d'argent et de calculs . Toutes pensées, à savoir s'il était bien ou mal de tuer ces animaux, étaient aussi loin de leur esprit que de savoir la composition chimique de tout le sang qui recouvrait le plancher. » Tolstoi observe dans les moindres détails la misère

des animaux traînés de force par leurs bourreaux, les agneaux égorgés, les boeufs dépecés parfois vivants: « Le boucher souleva la tête du boeuf et se mit à le dépouiller de sa peau; l'animal se débattait toujours. La tête était mise à nu, devenue rouge avec des veines blanches et prenait la position que lui donnaient les bouchers. La peau pendait des deux côtés, le boeuf ne cessait de se battre. Un autre boucher saisit alors le boeuf par la jambe, la cassa et la lui trancha; sur le ventre et sur les autres jambes couraient encore des convulsions.» Tolstoï n'hésite pas à dénoncer l'hypocrisie des mangeurs de viande qui préfèrent ne pas voir toute la violence inscrite dans un morceau de chair animale : « Nous ne pouvons prétendre que nous ne savons pas toutes ces choses. Nous ne sommes pas des autruches et ne pouvons croire que si nous refusons de voir ce que nous ne voulons pas voir, cela n'existera pas. Et cela est particulièrement le cas quand nous ne voulons pas voir ce que nous voulons manger. » Pour Tolstoï la viande est "immorale", puisque manger la chair d'animaux torturés et tués dans les abattoirs « implique un acte contraire à la morale: la mise à mort ». Au moment de sa publication, le texte de Tolstoï aura une grande influence et déclenchera le végétarisme de plusieurs.

A TABLE AVEC TOLSTOÏ

En 1885, Tolstoï invite William Frey (1839-1888) à venir passer trois jours dans son domaine. Cet aristocrate russe de son vrai nom Vladimir Geins (mais changé pour Frey ou free dans le sens de libre?) revenait d'un long séjour aux Etats-Unis où il avait fondé des colonies rurales en tant que « vegetarian positivist », végétarien positiviste. Depuis plus de dix ans Frey avait abandonné la viande et se nourrissait principalement de pain, de fruits et de noix. Dans une conférence donnée à Londres en février 1885 – « Farewell adress to the London positivists » – Frey explique qu'il est végétarien sur des bases morales et scientifiques. Pour lui, les humains ont une aversion naturelle à tuer d'autres êtres vivants et l'abattage d'animaux est un crime aussi horrible que le cannibalisme. De plus l'humain n'est pas physiquement fait pour manger de la viande. Toute son anatomie – son foie, ses intestins – indique qu'il est fondamentalement un être végétarien. Il n'a pas les canines, les griffes lui permettant de déchiqueter la chair de ses proies, tel un carnivore prédateur. On peut penser que Frey expliqua en ces termes son végétarisme à Tolstoï. Ces arguments furent persuasifs car à la fin d'une longue conversation, Tolstoï l'embrassa et lui dit: « Merci, merci pour vos mots si intelligents et honnêtes. Je suivrai certainement votre exemple et abandonnerai la chair animale. » Feinermann, un de ses disciples alors présent, notera dans son journal: « Et c'est vraiment à partir de ce moment là que Leon Tolstoï ne mangea plus rien qui fut abattu.» (Cependant, dans son journal à elle, Sophie la femme de Tolstoï indique que ce dernier mangeait à l'occasion de la viande en particulier lorsqu'il se sentait malade et ce jusqu'en 1888)



Deux enfants de Tolstoy se tournent eux aussi vers le végétarisme mais Sophie reste obstinément attachée à la viande. A son grand désarroi, elle doit préparer deux menus: un repas végétarien pour Tolstoy et ses nombreux visiteurs puis un autre avec de la viande pour elle et certains de ses enfants. Cette fidèle correctrice des textes de Tolstoy, épuisée par treize maternités, ne comprendra jamais le végétarisme de son mari. On dit même que parfois, à son insu, elle mettait du bouillon de viande dans sa soupe!

Pendant les presque 25 ans dernières années de sa vie, Tolstoy expérimenta diverses façons de se nourrir. Certains jours, il ne mange que de l'avoine bouillie. Puis ses dîners se composent invariablement de tomates crues et de macaroni. Il aime aussi la tarte aux pommes, le pudding au riz ou les crêpes de sarrasin aux champignons rôtis. Dans une lettre datée de 1894, un correspondant lui demande ce qu'il aime manger. Tolstoy lui répond qu'il affectionne particulièrement le pain et la soupe aux légumes. Et que, depuis qu'il a éliminé toutes les substances animales de son alimentation – lait, beurre, oeufs -, mais aussi le sucre et le café, sa santé s'est grandement améliorée.

PLAISIRS CRUELS DE LA CHASSE

En devenant végétarien, Tolstoy abandonne cette activité qu'il qualifie maintenant de « passe-temps diabolique »: la chasse. Jeune soldat servant au Caucase, il a par le passé écrit des lettres pleines d'enthousiasme sur ses expéditions de chasse, racontant comment il tuait des renards et poursuivait les animaux sauvages. Dans une lettre, en 1864, il affirme même «qu'à la chasse, il oublie tout..». Mais dans son livre «Cruels plaisirs», publié en 1895, il se demande comment il a pu aimer une activité si cruelle: « De quelque côté que nous l'envisagions, la chasse est un acte stupide, cruel et nuisible pour le sentiment moral. Il n'est donc pas étonnant qu'outre leur méchanceté envers les animaux, les chasseurs manifestent

aussi, dans leurs rapports mutuels, des sentiments non moins égoïstes: la suffisance, la vanité, le mensonge, l'envie, la malveillance.»

Pour Tolstoi la chasse, dont le seul but est «le meurtre des animaux», est un plaisir malsain laissant libre cours aux penchants les plus bas. Il s'interroge à savoir « pourquoi donc, à la chasse, les hommes non seulement n'ont-ils pas pitié des animaux mais encore n'ont-ils pas honte de les surprendre, de les poursuivre et de les torturer par tous les moyens possibles? »

C'est bien par la honte que Tolstoi va se repentir de sa barbarie de chasseur. Dans une de ses dernières chasses, Tolstoi se poste à la lisière de la forêt et d'un coup de fusil fait tomber un loup. Il court l'achever d'un gros bâton à la racine du nez, l'endroit le plus sensible de l'animal, qui le regarde droit dans les yeux. A chaque coup, le loup laisse échapper un soupir étouffé, ses pattes prises de convulsions s'étirent puis se raidissent. Le soir dans son lit, Tolstoi se repasse dans l'esprit les étapes de la chasse, revivant avec délices toutes les émotions de la journée, ressentant « une véritable volupté en souvenir des souffrances de l'animal expirant ». Mais peu à peu une sorte de malaise atroce l'enveloppe. Il comprend alors « par le coeur et non par la raison, que ce meurtre était en lui-même une action mauvaise et que pire que l'action même était le plaisir qu'elle procurait. » Il cesse alors ce plaisir malsain de donner la mort à des animaux sous des prétextes de sport ou de recherche de viande. Il ne chasse plus par compassion, décrite comme « une des plus précieuses facultés de l'âme humaine. L'homme qui comprend toute l'importance morale de la pitié ne reculera pas devant la crainte que ses manifestations puissent le rendre ridicule aux yeux des autres. Que lui importe, qu'en lâchant une souris prise au piège au lieu de la tuer, il provoque les railleries ou la désapprobation, quand il sait que non seulement il a sauvé de la mort un animal qui tenait à la vie autant que lui, mais encore qu'il a laissé librement se manifester le sentiment de la compassion....et la pitié reste toujours le même sentiment, qu'on l'éprouve pour un homme ou pour une mouche ».

LES DOUKHOBORS

Au cours de l'hiver 1891, une terrible famine s'étend à toute la Russie. Des milliers de gens meurent de faim mais aussi de froid. Avec son ami, le dramaturge Anton Tchekov – qui lui ne sera jamais végétarien – Tolstoi publie des articles, ramasse des fonds et part avec plusieurs de ses enfants afin de distribuer des vivres aux paysans affamés. Il aide à l'édification à travers tout le pays de cuisines communautaires ne servant que de la nourriture végétarienne. Puis quelques années plus tard, Tolstoi se servira de sa réputation, de ses droits d'auteurs et des ses relations à l'étranger, pour aider aussi les membres d'une branche dissidente de l'Eglise orthodoxe, les Doukhobors. Ces hérétiques vivent regroupés en communautés agricoles, croyant en l'égalité entre hommes et femmes, rejetant l'idée qu'un être humain puisse prendre la vie d'un autre. Un de leur maître à penser, faisant figure de leader, Peter V. Verigen est envoyé en Sibérie vers 1887. Pendant ses séjours en prison,

Verigen lit avidement des livres de Tolstoï. Il découvre dans l'oeuvre du pacifiste Tolstoï que la consommation de viande est liée à un acte violent, donc contraire aux principes même des enseignements du Christ. Comment peut-on militer pour la paix tout en étant complice de la violence faite aux animaux?

Via des courriers qui apportent ses lettres de l'exil, Verigen exhorte ses frères Doukhobors à ne plus participer aux tueries d'animaux. C'est vraiment à partir de ce moment là que toutes les communautés Doukhobors se tourneront vers le végétarisme. Puis Verigen demande à ses frères Doukhobors de refuser le voeu d'allégeance au Tsar, une obligation pour tous les citoyens russes. Ils doivent aussi se défaire de toutes leurs armes et ne plus jamais servir dans l'armée. Dans la nuit du 28 juin 1895, plus de 7 000 Dukhobors se rassemblent en différents endroits pour prier et chanter des hymnes autour d'immenses feux. Ils y jettent tous leurs fusils. Les Cosaques envoyés pour restaurer l'ordre répriment ces manifestations avec dureté. Battus, tués, maisons et terres confisquées, plus de 4 000 Doukhobors doivent se cacher dans les montagnes. Des centaines d'entre eux mourront de faim.

Tolstoï est horrifié lorsqu'il entend parler de leur sort. Il n'a jamais rencontré Verigen mais des contacts furent établis avec certains Doukhobors proches de lui. Un disciple de Tolstoï, va enquêter sur place. Après deux mois, il revient confirmer le génocide et les massacres. Les Doukhobors sollicitent alors l'aide de Tolstoï – et des Quakers d'Angleterre – afin de trouver une terre d'exil. À travers le monde, un vaste courant de sympathie s'organise autour de leur cause. Pacifistes, anarchistes, artistes, intellectuels et chrétiens s'associent avec Tolstoï pour récolter des fonds. L'écrivain donne tous les droits d'auteur de son livre Résurrection, plus de 17 000 \$, à cette cause. L'anarchiste russe, le prince Pierre Kropotkin (1842-1921) suggère le Canada comme pays d'adoption, le service militaire n'y étant pas obligatoire. De vastes terres gouvernementales demeurent aussi disponibles dans l'ouest du pays.

LES DOUKHOBORS AU CANADA

En 1899, cinq bateaux ayant a leur bord plus de 7 500 Dukhobors – ainsi que plusieurs disciples de Tolstoï et même son fils aîné Sergej – partent en direction du Canada. Certains arrivent par Halifax, d'autres par le port de Québec. Plus de 2 000 passagers devront être mis en quarantaine à Grosse Ile, dans le fleuve St-Laurent, des cas de variole s'étant déclarés à bord d'un bateau. Puis ils prennent le train pour Montréal, afin d'aller en direction de l'ouest où ils établiront plus de 61 villages dans les Prairies canadiennes, devenues plus tard la province de Saskatchewan. Même au Canada, les Doukhobors restent fidèles à leurs principes végétariens et se nourrissent de produits cultivés sur leurs terres: pommes de terre, carottes, oignon et pain à la mie foncée. Ils boivent du thé et leur bortsch est composé de tomates, de chou et curieusement d'une seule betterave. Contrairement à la coutume russe, on le sert sans crème sûre. Ils mangent aussi des pâtés fourrés aux pommes, aux

légumes et de la confiture de petits fruits sauvages. Le beurre était parfois utilisé, mais pas les oeufs.

Dans certains villages, des divergences se manifestent quelques années après leur arrivée. Des Doukhobors refusent de traiter avec l'État, de prêter serment, d'enregistrer les naissances ou les décès . D'autres se séparent de la communauté, collaborent avec les autorités. Un groupe plus extrémiste nommé « Sons of Freedom », les Fils de la liberté dénonce l'abandon de certains principes fondateurs de la communauté. Ils s'opposent à l'élevage d'animaux sur les fermes, à l'achat de terres par des individus, contestant toute coopération avec le gouvernement. Interprétant à la lettre les messages de Verigin, ils estiment que la liberté doit être donnée à tous les êtres vivants. Les animaux domestiqués devraient être libérés et toute chose ou vêtement confectionnés avec du cuir ou de la peau d'animal, brûlés rituellement. Pour se faire entendre, plusieurs choisissent la violence. Cinq cents d'entre eux libèrent des troupeaux de bovins et des chevaux, jettent leur argent, brûlent des maisons, mettent des bombes dans des gares de chemin de fer. En 1903, pour protester contre tout ce qu'ils considèrent comme associé au matérialisme grandissant des Doukhobors, ils organisent une manifestation où ils défilent complètement nus.

L'arrivée de Verigin au Canada, après seize ans d'exil en Sibérie ramène un peu d'ordre dans les villages. Avec 5 000 Doukhobors, il part s'installer en Colombie-Britannique – là où le serment d'allégeance n'est pas obligatoire pour acquérir une terre – alors que d'autres déménagent en Alberta. Plus de 90 villages communautaires voient le jour. Les Doukhobors deviendront de riches et prospères fermiers, célèbres pour leurs jardins de fleurs et leurs potagers de légumes. Mais ils auront toujours de graves difficultés avec le gouvernement en place. Ils refuseront d'aller à la guerre, de prêter serment à la Couronne britannique. Certains d'entre eux n'accepteront jamais de payer d'impôts ou d'envoyer leurs enfants à l'école publique. (Un grand nombre d'enfants seront d'ailleurs enlevés de force à leurs parents pour être envoyés contre leur gré dans des écoles gouvernementales) En 1924, Verigin est assassiné par l'explosion d'une bombe dans une gare et les soupçons se porteront vers les Fils de la liberté. Mais aucune accusation ne sera jamais portée.

A notre époque, plus de 30 000 Doukhobors vivent toujours dans l'ouest canadien, majoritairement encore végétariens. Dans certains de leurs villages, on peut voir des statues grandeur nature de Tolstol. Et les Fils de la liberté semblent toujours exister. En 2001, une femme de 81 ans de la Colombie-Britannique s'est présentée à son procès complètement nue. En guise de protestation, Mary Braun a refusé de porter des vêtements lors de son audience au tribunal pour des raisons religieuses, en tant que membre des Fils de la liberté. Elle était accusée d'avoir provoqué un incendie criminel.

TOLSTOI ET GANDHI

Lorsqu'il est incarcéré en Afrique du Sud, en 1909, Gandhi (1869-1948) lit du Tolstoï. Il considère ce dernier comme « l'homme le plus véridique de son temps », déclarant même que « la Russie lui avait donné en Tolstoï, un gourou ». Peu après sa sortie de prison Gandhi fonda « Tolstoy Farm » (La Ferme de Tolstoï) près de Johannesburg, une communauté rurale dédiée à l'ahimsa. Au nom de la non-violence, la nourriture y est végétarienne et la chasse interdite. Tout comme Tolstoï, Gandhi pensait que toutes les violences sont liées et que le « meurtre d'une vache et le meurtre d'un homme sont les deux côtés de la même médaille. »

Une des dernières lettres de Tolstoï est datée du 7 septembre 1910 et s'adresse à Gandhi. Cette longue missive est presque comme un testament sur son refus absolu de la violence basée sur le droit du plus fort. Que faire, se demande Tolstoï, contre la « criminalité qui augmente, le chômage, le luxe grandissant, insensé, des riches et la misère des pauvres, le nombre croissant des suicides ? » Il n'y a qu'une solution, écrit-il à Gandhi, celle de la « reconnaissance de la loi d'amour et du refus de toute violence....car l'amour est la loi supérieure, unique de la vie humaine ».

Pour ce Tolstoï si proche de la mort, pour l'anarchiste, le rebelle qui pendant toute sa vie a refusé l'autorité, l'exploitation et l'asservissement des plus vulnérables, ne compte plus que l'ultime pouvoir que les humains possèdent tous, en leur âme et conscience : celui de se libérer et de libérer tous les êtres vivants.